

Extrait N° 2 du livre

# Au fil de la Violaine

De Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Christian attendit que la porte de la cuisine se referme pour occuper son habituel poste d'observation. Ce qui l'inquiétait le plus, c'était son silence concernant l'apparition fugace du cerf. Depuis la veille, elle n'avait pas évoqué cette étonnante rencontre. S'en souvenait-elle ? Elle avait disparu de son champ visuel derrière le clapier. Il s'inquiéta : elle mettait trop de temps à distribuer les pelures de pommes de terre. Non ! Elle réapparut en froissant le journal. Elle se dirigea vers le poulailler. Il soupira : elle avait oublié son petit panier d'osier dans lequel elle déposait délicatement les œufs sur un lit de paille. Elle se retourna, entra dans la grange et ressortit. Elle s'était rendu compte de son étourderie.

Il pensa à ce film qu'ils n'avaient pas vu et qui avait pourtant marqué leurs vies à jamais. C'était quelques jours avant Noël pendant sa première permission. Il s'était efforcé de rassurer madame Vuillet :

– Je n'ai mon permis que depuis un mois mais il est plus facile de conduire une 403 qu'un attelage agricole. Je vous promets d'être très prudent et de ramener votre fille intacte.

– T'es peut-être sérieux mais quand on lit ce qu'on lit et quand on voit ce qu'on voit par les temps qui courent, j'ai la trouille. En tous cas, vous reviendrez à minuit, pas plus tard.

– Promis !

Le père prit le relais :

– Fais gaffe ! Elle a à peine servi. Prends-en soin ! Va doucement ! Elle est presque neuve ! Si t'as à faire un créneau ou un truc comme ça, il vaut mieux aller se garer où y'a de la place. Qu'est-ce que ça coûte de faire un bout de chemin à pied plutôt que de l'esquinter ? Roule peinard ! T'as largement le temps d'arriver à Pontarlier avant le début du film. Desserre bien le frein à main quand tu repars ! Je sais ce que c'est : on discute et on s'en rend compte quand ça sent le cramé.

Muguette avait tenté de couper court à la liste de recommandations en embrassant pour la troisième fois ses parents et Christian put enfin s'asseoir derrière le volant. Il démarra lentement et le père Vuillet gesticulait comme un sémaphore autour de la voiture en approuvant la maîtrise des manœuvres du jeune conducteur dans l'immense cour libre de tout obstacle.

Ils traversèrent le village sous les averses de pluie neigeuse et quittèrent la route de Pontarlier pour monter le chemin qui menait au camp militaire des Rochettes. Ils s'arrêtèrent devant la grille rouillée livrée aux ronces et au chèvrefeuille pour échanger, à l'abri des regards, leur premier baiser, un baiser passionnel attisé par une séparation de plusieurs mois et sublimé par des dizaines de lettres d'amour. Abasourdis de désir, ils restèrent longuement enlacés et Christian murmura à l'oreille de Muguette :

– Tu as toujours envie d'aller au cinéma ?

– Pas vraiment !

– On pourrait retourner chez moi. Nous serons seuls. Juliette et Mémé servent la noce de la fille Champenois. Elles ne rentreront que demain à midi.

Elle lui sourit et, après un silence, chuchota :

– Si tu veux mais j'ai peur que quelqu'un voie la voiture.

– Je la garerai derrière la maison sous le hangar à bois. D'accord ?

– Oui !

Quand minuit sonna à l'horloge du clocher, Christian déposait Muguettes devant la porte de la ferme. Ils échangèrent encore un dernier baiser puis aperçurent un filet de lumière qui filtrait à travers les volets d'une chambre puis qui s'éteignit. Paulette était rassurée mais avait tout de même vérifié l'heure sur le réveil.

\*\*\*

Le lendemain, Christian s'était levé tôt pour vider le fumier des clapiers, fendre des bûches de bois, nettoyer le poulailler et vaquer à diverses occupations pour, non seulement, épargner cette corvée à Juliette, mais aussi pour calmer son impatience à retrouver Muguettes. Il n'avait cessé depuis son réveil de penser à cette voluptueuse soirée en se demandant parfois s'il n'avait pas rêvé.

Il avait été invité au repas de midi chez les Vuillet et se demandait à quelle heure il était convenable de se présenter. Le mieux était à onze heures. Pourquoi pas à dix heures ? Non ! Il débarquerait en pleins préparatifs. Paulette s'activerait devant ses fourneaux et une cuisinière n'aimait jamais être dérangée quand elle avait les doigts dans la farine et la sueur au front. Il planta sa fourche dans une botte de foin. Dix heures et demie ? C'était limite correct ! Il décida de s'en tenir à sa première idée, à moins qu'il ne trouve une bonne excuse. Laquelle ? Il réfléchit et imagina la scène. Il appuierait son vélo sous l'appentis de la grange. Il apercevrait le visage rayonnant de Muguettes à la fenêtre de la cuisine. Elle sortirait sur le pas de la porte. Il se retiendrait de se précipiter sur elle pour la serrer dans ses bras. Il l'embrasserait avec fougue... Non ! Sa mère risquerait d'assister aux effusions. Prudemment, il lui ferait une bise pudique et même sonore pour cacher son jeu. Ils entreraient dans la maison, il lâcherait sa main pour aller saluer Paulette. L'idéal serait que la maîtresse de maison soit... à la messe. Là, c'était peu probable un jour de semaine... Elle malaxerait plutôt de la pâte et lui tendrait la joue... Les tartes ! La bonne excuse était évidemment les deux tartes aux cerises de Juliette. Elle les avait cuisinées avant de partir servir la noce des Champenois. Mémé les avait saupoudrées de sucre glace et soigneusement emballées dans une cagette en lui recommandant de bien la ficeler sur le porte-bagage du vélo et de pédaler lentement. Il arriverait dans la cour de la ferme. Il frapperait à la porte, mimerait un air penaud et déclarerait :

– Excusez-moi ! J'ai complètement oublié de vous avertir hier soir. Ma maman a préparé deux tartes pour le dessert. C'est inutile de prévoir une pâtisserie, vous avez assez de travail comme ça. J'espère que je n'arrive pas trop tard ! Que je suis bête ! Je suis vraiment désolé. J'aurais dû venir plus tôt.

Il pouvait même imaginer une suite :

– Que tu es gentil mon petit Christian. Tu tombes vraiment à pic. Muguettes est au bûcher, je manquais de bois pour le fourneau. Tu pourrais aller l'aider.

Il regarda l'horloge du clocher : neuf heures et demie ! Il avait juste le temps de prendre une douche et de s'habiller.

Comme prévu, il frappa à la porte et entendit un sonore « entre ! » Première déception : Muguette n'était pas au bûcher mais cassait des œufs dans un bol. Elle le regarda. Deuxième déconvenue : son visage était crispé. Elle lui sourit tristement. Troisième désillusion : Paulette, s'activait au-dessus de l'évier, lui tournait ostensiblement le dos et grattait le fond d'une casserole. Il se lança dans sa tirade :

– Excusez-moi ! J'ai...

– Elles viennent un peu tard tes excuses. C'était bien le film d'hier soir ?

– Assez... Donc je vous ai apporté deux tartes et...

– Des tartes ! C'est Muguette qui aurait mérité de s'en prendre deux sur le minois pour son mensonge. Vous étiez au cinéma pour aller voir « La mariée était en noir » ? C'est bien ça ?

Elle ne lui laissa pas le temps de répondre.

– Dis-toi bien que si, hier soir, la mariée était en noir, j'en connais une qui risque bien de ne pas se marier en blanc. T'as compris ?

Paulette se retourna. Ses traits exprimaient une colère retenue. Elle reprit d'un ton acerbe en s'adressant à sa fille :

– Vas-y donc ma petite cocotte ! Je connais la musique. Ça margotte un soir et ça pleurniche quand le ventre s'arrondit.

Muguette avait pâli et répondu d'une voix calme mais déterminée.

– Tu as tort. Si un jour, Christian me fait pleurer, ce ne sera pas pour cette raison. Tu le sais et je me moque de passer devant le curé en robe bleue, rose ou jaune. D'accord ?

Paulette battit en retraite, continua à frotter sa gamelle en marmonnant :

– Tu as dix-huit ans, lui vingt, il n'a même pas terminé son service militaire et vous ne vous fréquentez que depuis les foins. C'est parfait !

– Maman, s'il te plaît ! Je t'en ai déjà parlé. Nous sommes sûrs de nous.

– Tout baigne ! Envoie donc ton amoureux à l'écurie affronter ton père ! Il va se faire remonter les bretelles et se ramasser la soufflante de sa vie.

Christian posa les deux tartes sur la table, jeta un regard furtif à Muguette et sortit. Il se dépêcha de traverser la cour sous une pluie glaciale et s'engouffra dans l'étable. Au fond, vers les stalles des chevaux, il entendit une voix de stentor qui tonitruait des propos injurieux. Il s'approcha prudemment en passant entre les deux rangées de vaches. Au fur et à mesure de sa progression, les phrases devinrent audibles. Il pâlit en percevant une phrase qui le cloua sur place.

– Le salaud ! J'en connais un qui n'aura plus ses couilles bientôt. Qu'il continue ! Il verra bien ce qui l'attend ! Je vais lui apprendre la vie à ce connard de mes deux.

Christian réfléchit quelques secondes. Devait-il braver le père Vuillet en pleine crise de démence colérique ou attendre qu'il se calme ? Il évalua les risques de se présenter face à un paysan qui, probablement, tenait une fourche dans ses mains. Pouvait-il s'expliquer avec un homme dans un état d'excitation extrême, certainement incapable de contrôler ses gestes ? Il n'eut pas le temps de raisonner plus longtemps car le fou furieux apparut dans l'allée. Il était à contre-jour. Il ne pouvait pas deviner ses intentions sur son visage mais il remarqua qu'il était effectivement armé et qu'il boitait. Il cria :

– T'es là ?

– Ben oui ! Paulette m'a dit que vous étiez à l'écurie.

Le père Vuillet planta sa fourche dans une brouette de fumier et lui fit signe de s'approcher.

– Viens plutôt ici ! Si une vache bouse, tu t’en ramasseras plein tes chaussures du dimanche.

Christian obtempéra et les deux hommes se serrèrent la main. Le paysan fronça les sourcils.

– T’es tout blanc. T’es malade ?

– Pas du tout ! Je suis en pleine forme. Vous boitez ?

– C’est rien ! C’est le poulain de la Joliette qui m’a foutu un coup de sabot en pleine cuisse. D’ici que je sois obligé de le faire castrer, y’a pas loin. Ce n’est pas un mauvais bougre mais tu sais ce que c’est que les entiers, ils ont la riposte facile. Est-ce que je l’ai surpris quand il mangeait son foin ? Va savoir ! C’était bien le film d’hier soir ?

– Oui ! C’était pas mal.

– En tout cas, tu es un sacré malin. T’as réussi à aller au cinéma en louvoyant entre tous les flocons. Tu m’épates. J’ai fait le tour de la 403. Y’a pas un picot de neige sur le toit ou la capote. Ça, faut le faire.

– Excusez-moi ! Je ne comprends pas.

– Parce que tu ignores que la route entre Censeau et Pontarlier était limite praticable hier soir avec les congères. Je l’ai appris ce matin quand j’ai livré le lait. Il râlait le fromager, il a mis une heure pour faire à peine vingt kilomètres. Tout ce qui est tombé en pluie ici, s’est abattu en averse de neige sur les hauteurs. Une vraie tempête ! Au moins trente centimètres d’un coup et toi, peinarde, t’as rien remarqué et Muguette non plus. C’est incroyable, non ? Bon passons ! Je ne tiens pas à en savoir plus. Je ne suis pas comme Paulette. Ça meuglait ce matin, tu peux me croire. Comment vois-tu sérieusement l’avenir ?

– Bon, ben voilà, votre fille et moi, nous voulons nous marier et...

– Ce n’est pas nouveau avec toutes les lettres que vous vous envoyez. C’est toi qui m’intéresse. Tu vas continuer à étudier pour le concours des Eaux et Forêts ?

– Oui ! Ce serait bien que je gagne confortablement ma vie pour ma future famille. Non ?

– Tu sais que, ton diplôme en poche, tu peux être muté aux quatre coins de la France ?

– Comme tous les fonctionnaires !

– Et que Muguette sera obligée de te suivre partout !

– Je l’espère. Pourquoi cette question ?

– Parce que si j’achète une ferme à Muguette, tu serais d’accord de l’exploiter avec elle ?

– Pourquoi pas ?

La réponse ne sembla pas convenir au père Vuillet car il se mit à grimacer. Il se frotta énergiquement la cuisse.

– Putain que ça fait mal ! Va chercher une botte de paille ! On sera mieux assis pour discuter.

Il se dépêcha d’obéir. Le paysan s’installa et allongea sa jambe avec soulagement. Christian s’impatiait.

– Elle est où cette ferme ?

– Sur la commune !

– Alors là, je me demande qui peut remettre. Le père Vieillard ?

– Non ! C’est le Jeannot qui reprend.

– Je m’en doutais. Le Bobet du Grand Mont ?

– Non ! Il est trop jeune. Ne cherche pas ! Tu ne trouveras pas. C'est le camp militaire des Rochettes.

Le père Vuillet sourit en observant le visage ahuri de son futur gendre. Il continua :

– Ce n'est pas une ferme mais y'a moyen d'en créer une. Je te préviens que tu vas en roter. Tu ne commenceras qu'avec les quatorze hectares de la plaine que je loue. Tu la connais pour y avoir fait les foins cet été. Juste derrière, c'était le champ de tir. Il est complètement enfriché. Tout autour, c'est une mauvaise forêt avec, dans la clairière, une caserne délabrée. Les Domaines vendront l'ensemble aux enchères et j'ai un droit de préférence avec mon bail. T'es partant ?

– Qu'en pense Muguette ?

– Elle n'en pense rien, pas plus que Paulette. C'est une idée qui ne me trotte dans la tête que depuis ce matin. Est-ce que toi, tu es d'accord ?

– Oui, bien sûr !

– J'insiste sur le fait que tu vas en baver comme un forçat pendant au moins cinq ans. Cinq ans, c'est comme dans la légion. Y'a rien en dessous sauf la désertion.

– Ça ne m'affole pas si votre fille est de mon avis. Elle est tout de même un peu jeune et...

Le père Vuillet le toisa d'un regard ironique.

– C'est ce que tu pensais d'elle hier soir ?

Un long silence suivit. Il insista :

– T'es d'accord oui ou non ?

– Encore une fois, tout dépend de Muguette.

– Non, de toi ! Tu es chargé de la convaincre. Quant à moi, je m'occupe de Paulette. Inutile de te dire que toi, tu joues sur du velours... Ce n'est pas mon cas.

Christian masqua un sourire avec sa main en observant l'air affligé du paysan qui hochait tristement la tête en regardant dans le vide. Le jeune homme reprit son sérieux.

– Quand aura lieu cette vente ?

– Le 20 janvier, l'affiche est placardée dans toutes les mairies du canton.

– Vous aurez certainement affaire à des concurrents.

– Non ! Je serai seul sur le coup. Je ne t'en dirai pas plus aujourd'hui.

– Le problème se pose aussi pour mon service militaire. Je n'ai pas osé en avvertir Muguette mais j'ai eu droit à une permission à Noël car mon régiment est déplacé en Allemagne. Je ne serai libérable que dans un an.

– Aucun souci ! Mon véto s'occupera de ton cas.

– Votre vétérinaire ?

– Ben, oui ! C'est le conseiller général. Normalement, tu aurais dû être exempté en tant qu'orphelin et soutien de famille. Tu n'as pas profité de l'aubaine pour être mieux noté à ton concours, mais maintenant ce n'est plus la peine, non ? D'autant plus que des bidasses avec la reproduction d'après-guerre, ils ne savent plus qu'en foutre. Encore un peu, ils seront obligés de les empiler. J'oubliais : dès que ta situation sera régularisée, faudra vite vous marier. Y'a de l'urgence dans l'air !

Muguette, inquiète, posa le bol de mayonnaise sur la table et sortit sur le seuil de la porte pour écouter. Le silence n'était troublé que par les cliquetis des chaînes des vaches et parfois par un meuglement ou l'aboïement d'un chien au chenil. Paulette jusque-là enfermée dans un mutisme mortifiant, cessa de touiller sa sauce pour tenter de discerner

le moindre éclat de voix. Son visage reflétait le désarroi. Elle soupira, jeta la fourchette dans l'évier et daigna enfin adresser la parole à sa fille.

– Va voir ce qui se passe ! J'ai la trouille, ce n'est pas normal.

Un vent de panique gagna brusquement les deux femmes et Muguette se précipita dans la cour. Elle tourna les talons aussitôt pour revenir dans la cuisine et assister à une scène étrange à travers la vitre de la porte : son père et Christian cheminaient côte à côte et s'arrêtaient tous les mètres pour discuter sous les bourrasques de pluie neigeuse. Paulette s'affola.

– Qu'est-ce qu'ils font ?

– Rien ! Ils parlent... Ils se serrent la main... Non ! Ils topent...

– Comment ça, ils topent ?

– Comme un maquignon qui achète une vache ou qui conclut une bonne affaire...

– T'es sûre !

– Oui ! Ils reprennent leur marche...

Madame Vuillet s'empressa de rejoindre sa fille. Effectivement les deux hommes semblaient insensibles au mauvais temps. Ils s'avançaient et elle remarqua que son mari avait retenu son interlocuteur par la manche, comme pour lui adresser un ultime conseil, puis lui avait frappé sur l'épaule en riant. Après une phase d'incompréhension, elle réagit en ouvrant la porte et cria :

– Qu'est-ce vous foutez ? Vous attendez le déluge ou quoi ?

Les deux bavards se dirigèrent enfin vers la cuisine et le paysan entra, après avoir piétiné le paillason. Il se frotta énergiquement les mains, tira une chaise et déclara avec un grand sourire :

– Alors là, ça s'arrose. Je casserais bien aussi une petite croûte. Les événements m'ont ouvert l'appétit.

Il ouvrit son couteau en s'adressant à Muguette :

– Va donc nous chercher une bonne bouteille. Il faut absolument fêter ça !

Paulette, abasourdie, s'appuya contre la table et s'exprima d'une voix rauque :

– Arroser quoi, grand Dieu ? Tu ne penses pas fêter le... enfin la... ce qu'a fait ta fille cette nuit ?

– Heureusement qu'ils ne sont pas allés au cinéma ! Tu préfères qu'ils soient au fossé... blessés et la voiture complètement égralée ? Inconscients... Morts de froid ? Parlons de choses sérieuses ! Bon voilà, j'ai... En fait, c'est Christian... Note bien que cette idée germait dans ma tête et j'espérais qu'il m'en cause... Je voulais que ça vienne de lui... pour surtout pas l'influencer. Donc, Christian a très envie de s'installer, de reprendre une ferme ou d'en créer une. Moi, je dis bravo... Bravo mon gars, tu es un type courageux, pas une lavette, et tu mérites bien une épouse comme Muguette...

Il se racla la gorge, releva, d'un coup de pouce, la visière de sa casquette perlée de gouttes de pluie et prit un air pontifiant.

– Maintenant, vous allez tous m'écouter. Le rôle d'une famille et même son devoir est d'aider les jeunes... quand on le peut, bien sûr ! J'en profite pour vous signaler que je serai éternellement reconnaissant à mes beaux-parents de nous avoir épaulés en dotant, avec plusieurs veaux et une génisse, leur fille... une belle, docile, aux mamelles généreuses qui prenait du premier coup rien qu'en regardant la photo du taureau ! C'était le début de notre souche. Ils ont dû se priver et je leur dis merci et reposez en paix ! Quand on sait ce que ça coûtait à la Libération... Donc...

Paulette, les larmes aux yeux, s'effondra sur une chaise et coupa court à l'homélie :

– Qu'est-ce qui est encore arrivé ?

– Rien, pourquoi ?